

Au feu des pages

Discours prononcé à Médan le 1^{er} octobre 1967

Michel Butor

La transmission d'un caractère inchangé d'individu à individu le long de toute une lignée, sa circulation dans une famille est une des évidences fondamentales de l'Ancien Régime ; c'est une des racines de l'idée de noblesse. Le caractère héréditaire est dans le sang, et c'est le même sang qui coule dans tous les membres. A vrai dire ce liquide rouge qui jaillit des blessures n'est que l'expression intime de ce courant de caractère dans lequel baignent tous les descendants du héros fondateur.

L'imagination physiologique de Zola est d'une richesse prodigieuse ; on rêve à son sujet d'une étude comparable à celle que Roland Barthes a consacré à Michelet. Les liquides en particulier, ce qu'on peut appeler les « humeurs » sociales, jouent un rôle de premier plan.

Le Docteur Pascal joue à peu près par rapport aux *Rougon-Macquart* le rôle des *Etudes philosophiques* par rapport à la *Comédie humaine*. Tous les thèmes y sont rassemblés et réfléchis sur un mode quasi fantastique. Si on le considère dans sa relation à l'ensemble, il se révèle un admirable commentaire figuré, et contient certaines des scènes les plus profondément poétiques de notre auteur.

Le sang, dans la noblesse, transmet inépuisablement le caractère différent. Chez Zola, le caractère différent incarné par Adélaïde Fouque, mais sans doute apparu avant elle, ne se transmettra que le temps qu'il faudra pour l'expérience romanesque. Dans *Le Docteur Pascal*, un seul des membres de la cinquième génération le possède en toute évidence ; chez les autres il a vraisemblablement disparu. Dans la mort du petit Charles, le « sang », au sens noble, d'Adélaïde Fouque vient à épuisement.

Charles est le fils de Maxime Saccard et d'une servante, Justine Mégot, originaire des environs de Plassans, où elle est revenue avec lui, munie d'une rente pour l'élever. Elle s'est mariée et a deux autres enfants.

Charles, à quinze ans, en paraissait à peine douze, et il en était resté à l'intelligence balbutiante d'un enfant de cinq ans. D'une extraordinaire ressemblance avec sa trisaïeule, tante Dide [...] il avait une grâce élancée et fine, pareil à un de ces petits rois exsangues qui finissent une race, couronnés de longs cheveux pâles, légers comme de la soie.

Chaque fois qu'il parlera de Charles, Zola reviendra sur cette apparence « royale » :

Lorsque Charles n'était pas chez sa mère [...] on le trouvait chez Félicité ou chez quelque autre parent, coquettement mis, comblé de joujoux, vivant en petit dauphin efféminé d'une antique race déchue.

[...] Cependant la vieille Mme Rougon souffrait de ce bâtard à la royale chevelure blonde [...].

Autre signe royal, il est hémophile. Il saigne abondamment à la moindre égratignure ; en particulier il saigne du nez.

L'ancêtre Adélaïde Fouque, surnommée tante Dide, est devenue folle depuis qu'elle a vu le meurtre de son petit-fils Silvère Mouret lors de la prise du pouvoir à Plassans par Pierre Rougon. Elle est enfermée à l'asile des Tulettes. Souvent on mène Charles la voir. Par tolérance de l'administration, il passe l'après-midi avec elle à découper des images de soldats, de capitaines et surtout de rois, vêtus de pourpre et d'or. En général la gardienne reste dans la chambre ; mais un jour fort chaud du mois d'août, après avoir constaté une fois de plus la

prodigieuse ressemblance, elle les voit si sages tous deux qu'elle en profite pour se donner un peu de bon temps. Tout se passe bien au début. La vieille regarde le petit de ses yeux fixes ; mais voici qu'il s'endort :

Sa tête, d'une blancheur de lis, sembla se pencher sous le casque trop lourd de sa royale chevelure ; il la laissa tomber doucement parmi les images, il s'endormit, une joue contre les rois d'or et de pourpre.

Une lueur s'allume dans les yeux de l'ancêtre :

Un événement venait de se produire, une goutte rouge s'allongeait, au bord de la narine gauche de l'enfant. Cette goutte tomba, puis une autre se forma et la suivit. C'était le sang, la rosée de sang qui perlait, sans froissement, sans contusion cette fois, qui sortait toute seule, s'en allait, dans l'usure lâche de la dégénérescence. Les gouttes devinrent un filet mince qui coula sur l'or des images. Une petite mare les noya, se fit un chemin vers un angle de la table ; puis, les gouttes recommencèrent, s'écrasèrent une à une, épaisses, sur le carreau de la chambre.

Charles s'éveille, se voit couvert de sang, appelle, mais sa voix s'affaiblit déjà.

Toute la lucidité d'Adélaïde lui revient alors ; elle fait un effort surhumain pour crier, mais il lui est impossible d'émettre un son, elle est comme immobilisée par la foudre, et assiste à l'épuisement de son propre sang. Son royal descendant, parfaitement semblable à elle, se vide lentement sous ses yeux :

Charles, comme rendormi, silencieux à présent, achevait de perdre le sang de ses veines, qui se vidaient sans fin, à petit bruit. Sa blancheur de lis augmentait, devenait une pâleur de mort. Les lèvres se décoloraient, passaient à un rose blême ; puis les lèvres furent blanches.

Il ouvre les yeux pour la dernière fois. Adélaïde peut ainsi les voir eux aussi se vider, de son propre regard :

Brusquement, ils se vidèrent, ils s'éteignirent. C'était la fin, la mort des yeux ; et Charles était mort sans une secousse, épuisé comme une source dont toute l'eau s'est écoulée.

Il reste alors, « divinement beau, la tête couchée dans le sang, au milieu de sa royale chevelure blonde épandue, pareil à un de ces petits dauphins exsangues » exhalant son dernier souffle juste au moment où entre le docteur Pascal accompagné de sa mère Félicité Rougon et sa nièce Clotilde, pour constater sa mort, l'épuisement du sang d'Adélaïde

La présence de ces témoins rend à celle-ci la parole pour un instant. Elle crie à plusieurs reprises : « Le gendarme ! » Trois morts sanglants se superposent devant son esprit : celle de son amant le braconnier Macquart, tué par un gendarme étranger à sa « race », celle de son petit-fils préféré, Silvère, assassiné indirectement par ses deux oncles, des deux fils à elle, le légitime et le bâtard, Pierre Rougon et Antoine Macquart, lors de la prise du pouvoir à Plassans, enfin celle de cet arrière-petit-fils qui meurt « de lui-même ». Elle en mourra bien sûr quelques heures plus tard.

Ce choc de la reconnaissance, cette lucidité, cette parole rendue au personnage après de longues années d'absence, nous en avons déjà la préfiguration dans le regard alourdi de la vieille aux dernières pages de *Thérèse Raquin* ; nous la retrouverons dans le deuxième des quatre *Evangelies : Travail*. Lorsque le vieux Jérôme Qurignon, devant les ruines fumantes de son usine, convoque un certain nombre de personnes pour leur faire le récit de sa vie entière, lui qui, depuis trente ans, n'avait plus dit un mot :

Et quelle effroyable histoire amassée dans le crâne de ce vieillard de quatre-vingt-sept ans, quelle suite de faits terribles résumant tout un siècle d'efforts, éclairant le passé, le présent, l'avenir d'une famille ! Et quelle terrifiante chose que ce crâne, où semblait dormir cette histoire, se réveillât lentement, et que tout menaçât d'en

sortir bientôt, en un flot de débordante vérité, si les lèvres déjà balbutiantes se mettaient à crier des paroles claires !

Le long discours de Jérôme Qurignon sera comme le développement des deux mots d'Adélaïde, rythmé d'ailleurs par ce refrain : « Il faut rendre ... Il faut rendre ... » Dans la scène du *Docteur Pascal*, Zola nous explique que ce « gendarme » est l'image de la loi expiatrice. Cette reprise de conscience foudroyante est la prise de conscience d'une culpabilité. Zola dira de Jérôme Qurignon :

Il semblait n'avoir survécu à tant de désastres, à toute une famille d'heureux et de foudroyés, que pour en tirer le grand exemple. Au jour du réveil, avant d'entrer dans la mort, il déroulait son long supplice d'homme qui, après avoir cru en sa race, installée dans l'empire fondé par lui, avait assez duré pour voir la race et l'empire emportés, au vent de l'avenir. Et il disait pourquoi, il jugeait et il réparait.

Si, chez Jérôme Qurignon, il peut y avoir une culpabilité individuelle, en ce qu'il est fondateur d'un empire industriel, comment pourrait-il y en avoir une semblable chez la pauvre Adélaïde ? Certes le petit Charles a d'« exécrables ancêtres », mais cet adjectif ne peut s'appliquer à elle qui est l'ancêtre par excellence. Dans la famille Rougon-Macquart, comme dans la famille Qurignon, nous avons une unité héréditaire : la circulation d'un même « caractère » entre les différents individus : l'ancêtre-regard, Adélaïde ou Jérôme, à la longue immobilité, au long mutisme, pendant lequel il enregistre tout ce que font et disent ses exécrables descendants, est l'incarnation première de ce caractère (premier par rapport à l'ensemble étudié, il peut avoir eu des incarnations préalables : le premier Qurignon, le père d'Adélaïde), de cette différence originelle. L'évidence de culpabilité qui rend la parole tout en se foudroyant s'applique à la totalité des individus dans lesquels a coulé ce sang différent.

Ce n'est pas l'individu Adélaïde qui est coupable, mais c'est son « sang » ; Corneille ne s'exprimait pas autrement. L'épuisement du sang coupable coïncide avec la prise de parole. Si les autres individus sont activement coupables, l'ancêtre-regard a la culpabilité de son silence. Ce dont se vide le jeune Charles, c'est tout ce qui empêchait Adélaïde de parler.

Dans *Travail*, c'est de tout son savoir, de toute la longue histoire de sa famille coupable, que se videra Jérôme Qurignon.

Ainsi la tache de sang, ce lac de sang hanté de mauvais anges, en quoi s'épuise et se noie non seulement le jeune Charles, mais toute la différence héréditaire des Rougon-Macquart, est une figure de ces dossiers, de toute cette documentation minutieusement accumulée par le docteur Pascal Rougon dans sa grande armoire sur toute sa famille, et que sa mère Félicité, qui n'est pas de ce sang, mais l'a épousé si fortement, s'y est si profondément alliée, veut absolument laver, faire disparaître.

Nul doute que Zola lui-même s'est senti marqué d'une telle différence, laquelle, selon les circonstances, selon les milieux traversés, pouvait devenir vice, révolte, crime ou génie. Comment faire pour qu'elle soit génie ?

Il serait passionnant, certes, d'étudier tous les modes de réflexion à l'intérieur des *Rougon-Macquart*, tous les nombreux personnages qui représentent l'auteur par rapport aux autres, mais examinons seulement ceux à propos de qui il emploie le mot « génie » : Claude Lantier, le peintre inspiré à certains égards par l'exemple de Cézanne, mais bien plus Zola que Cézanne, bien plus profondément Zola que son autre représentant dans *L'Œuvre*, l'écrivain Pierre Sandoz, son ami d'enfance, Claude Lantier, raté mais génial, le génie à l'état brut : « la névrose passe, Claude a du génie », et le docteur Pascal, figure finale de l'auteur, de celui qui a réussi à écrire les livres.

On sait que dans l'exil de Londres, après l'« Affaire », Zola se fera appeler M. Pascal.

Pourtant, si le docteur Pascal a du génie, il se considère comme un parfait exemple d'« innéité », ce qui, dans le vocabulaire du docteur Lucas adopté par Zola, veut dire que chez lui la marque héréditaire n'est plus discernable, qu'avez lui on revient, au moins en

apparence, à un type plus général. Pascal : rédemption et résurrection ; plus rien ne signale son appartenance à l'exécrable et parfois géniale famille, ne l'isole de ceux d'un autre sang ; en lui la différence, avec tous les avantages qu'elle pouvait avoir pour ceux qui en étaient porteurs, devient bien commun. Ce n'est pas parce qu'il a un génie héréditaire que le docteur Pascal amasse sa documentation, qu'il écrit l'histoire des Rougon-Macquart, c'est parce qu'il écrit cette histoire que la différence héréditaire devient chez lui parfaitement méconnaissable, devient pur génie.

Exécrable famille, certes, mais portant en elle son génie, mais irremplaçable, puisque c'est en elle et par elle que toute la France du Second Empire va passer aux aveux, épuiser son sang coupable, et c'est bien pourquoi, à la mort de Charles, elle apparaît soudain si royale, ce qui est, de prime abord, bien inattendu.

Mais il suffit de relire *La Faute de l'abbé Mouret* pour constater à quel point Zola est sensible à l'idée médiévale de l'homme comme roi de la création :

Cependant, à cette heure, le parc entier était à eux. Ils en avaient pris possession, souverainement [...]. Dans les prairies, ils avaient les herbes et les eaux : les herbes qui élargissent leur royaume, en déroulant sans cesse devant eux des tapis de soie ; les eaux qui étaient la meilleure de leurs joies [...]. Ils régnaient partout, même sur les rochers, sur les sources, sur ce sol terrible aux plantes monstrueuses, qui avait tressailli sous le poids de leurs corps [...].

Les plantes seules n'avaient pas fait leur soumission. Albine et Serge marchaient royalement dans la foule des animaux qui leur rendaient obéissance.

L'apparence d'une différence heureuse va permettre à un individu de concentrer une partie de cette royauté en ses seules mains. L'évidence d'une certaine permanence de cette différence à travers les générations, soutien de l'idée de noblesse, contribuera à la fixation de ce détournement au profit d'une lignée. Mais dès que quelques-uns usurpent la royauté, les autres, dépossédés, vont être relégués au rang de simples animaux. L'église catholique va jouer ici un rôle essentiel en masquant cette dépossession du royaume de la terre par la promesse d'un royaume céleste. En outre, ceux au profit de qui aurait pu, en d'autres circonstances, se produire l'usurpation, vont avoir une condition bien pire. La même marque héréditaire, au lieu de se manifester comme « valeur », peut aboutir au crime, au vice, à la folie ; il suffit par exemple que le sang ne soit plus légitime, qu'on soit un Macquart au lieu d'un Rougon. Le sort de Jacques Lantier, la « bête humaine », si humain, plein de si admirables qualités, est pire que celui d'une bête.

Et si la permanence du sang, que la noblesse considère comme absolue, est en réalité fort passagère, si l'heureuse différence héréditaire, au bout de quelques générations, s'abolit dans la lignée régnante, tout individu remarquable apparaissant en dehors d'elle, fût-il génial, ne peut plus apparaître à ceux qui sont au pouvoir que comme un danger, donc comme remarquablement mauvais. Le roi découronné devient un monstre, et celui qui est sur le trône à sa place est la plupart du temps aussi médiocre que possible.

Toute l'histoire des Rougon-Macquart se déroule sur le fond d'une usurpation. Si, pour Zola comme pour tous les écrivains du XIX^e siècle, Napoléon était évidemment génial, ce qui expliquait et presque excusait sa prise du pouvoir, chez son faux successeur Napoléon III la différence originelle, si tant est qu'elle demeurât identifiable, n'avait abouti qu'à des manifestations tout autres. Le coup d'Etat du 2 décembre est l'usurpation absolue, qui aboutit nécessairement à la déshumanisation de millions d'individus.

Le vieux Qurignon répète : « Il faut rendre, il faut rendre », et dans le contexte de *Travail* nous savons que cela veut dire : il faut rendre la fortune que nous avons usurpée, en particulier tout ce qui forme cet « Abîme » (c'est le nom de son usine) où comme dans le « Voreux » (le puits de mine de *Germinal*), est dévorée l'humanité même des travailleurs.

La vieille Adélaïde ne raconte pas l'histoire de sa famille : ce rôle est dévolu à son petit-fils le docteur Pascal qui n'est héritier que de son regard, et, dans la mort du jeune

Charles, il voit lui aussi qu'il faut rendre, rendre aux hommes leur royauté. Sont noyés dans la tache de sang tous les rois dont l'enfant vient de découper les images. L'utilisation de l'hérédité comme technique d'expérimentation romanesque devrait aider à abolir à tout jamais le temps des rois. A travers le sang des Rougon-Macquart, c'est celui de toutes les lignées royales ou impériales qui devrait s'épuiser à former les caractères des livres : c'est de cette encre qu'ils sont tracés.

Dans *Le Docteur Pascal*, cette scène se présente comme la suite immédiate, et en quelque sorte la conséquence d'une autre tout aussi extraordinaire. Juste avant d'amener Charles, en compagnie de Clotilde, à cet asile des Tulettes où il va perdre tout son sang, le docteur est allé voir son oncle illégitime, le vieil Antoine Macquart, la honte de la famille, dans son ermitage où il passe ses journées à boire.

Le chien, quand ils arrivent, hurle d'un gémissement doux et continu. Le docteur appelle : « Macquart ! Macquart ! » à plusieurs reprises, rien ne répond. Il ouvre la porte ; tout est noir, la cuisine est emplie d'une épaisse fumée nauséabonde. Il ouvre les volets.

Alors, ce que le docteur put enfin constater, l'emplit d'étonnement. Chaque objet se trouvait à sa place ; le verre et la bouteille de trois-six vide étaient sur la table ; seule la chaise où l'oncle avait dû s'asseoir, portait des traces d'incendie, les pieds de devant noircis, la paille à demi brûlée. Qu'était devenu l'oncle ? Où pouvait-il être passé ? Et, devant la chaise, il n'y avait sur le carreau, taché d'une mare de graisse, qu'un petit tas de cendre, à côté duquel gisait une pipe, une pipe noire, qui ne s'était même pas cassée en tombant. Tout l'oncle était là, dans cette poignée de cendre fine, et il était aussi dans la nuée rousse qui s'en allait par la fenêtre ouverte, dans la couche de suie qui avait tapissé la cuisine entière, un horrible suint de chair envolée, enveloppant tout, gras et infect sous le doigt.

C'est un cas de « combustion spontanée », le plus beau, nous précise Zola, qu'un médecin ait jamais observé ; il sait parfaitement qu'il est en plein mythe.

[...] Et rien ne restait de lui, pas un os, pas une dent, pas un ongle, rien que ce petit tas de poussière grise, que le courant d'air de la porte menaçait d'emporter.

Quand on ouvrira le testament d'Antoine Macquart, on y lire qu'il consacre toute sa fortune à l'érection de son sépulcre, « un tombeau superbe, en marbre, avec deux anges monumentaux, les ailes repliées et qui pleuraient ». Mais il ne restera plus rien de lui à y enterrer.

Loin d'être consterné par cette vision, le docteur Pascal est émerveillé :

Et le voilà qui meurt royalement, comme le prince des ivrognes, (*soulignons encore ce « royalement »*) flambant de son propre corps [...]. Mais c'est une mort admirable ! disparaître, ne rien laisser de soi, un petit tas de cendre et une pipe à côté !

Le docteur ramasse la pipe, pour garder, dit-il, « une relique », mais il ramasse aussi autre chose que Clotilde sa nièce venait d'apercevoir sous la table, un débris, un lambeau ... Il s'agit d'un gant de femme vert.

Eh ! cria-t-elle, c'est le gant de grand-mère, tu te souviens, le gant qui lui manquait hier soir.

Ils comprennent alors tous deux que Félicité Rougon, mère du docteur Pascal, grand-mère de Clotilde, arrière-grand-mère de Charles, a assisté à la combustion du vieil Antoine, ne l'a pas empêchée ; elle l'avouera d'ailleurs quelques instants plus tard, lorsqu'ils la rencontreront à l'asile juste avant la mort de l'enfant.

Voici comment s'est déroulé l'assassinat par omission du vieil Antoine par sa demi belle-sœur Félicité, assassinat d'ailleurs longuement médité. En effet, depuis qu'il est venu s'installer dans son ermitage près de l'asile, elle lui a fait cadeau de vins, de liqueurs, d'eau-

de-vie, dans l'espoir de « débarrasser la famille d'un vieillard malpropre ». En l'enterrant, elle aurait enterré à la fois « le linge sale ancien, le sang et la boue des deux conquêtes de Plassans ». Nous savons qu'un tel enterrement sera impossible. Supprimer le vieil Antoine, pour elle, c'est la même chose que supprimer les écrits de son fils Pascal. Malheureusement, l'alcool semble faire le plus grand bien à sa victime, lui donner un regain de vitalité. Après avoir administré la dose qui lui paraissait suffisante, et cessé par la suite ce genre de « générosités », il lui a fallu attendre longtemps. Mais, par cette journée très chaude du mois d'août, lorsqu'elle est arrivée, tout était déjà silence. Elle a appelé elle aussi : « Macquart ! Macquart ! » Elle est entrée dans la cuisine obscure.

Sa première impression fut seulement de se sentir serrée à la gorge par la violente odeur d'alcool qui emplissait la pièce ; il semblait que chaque meuble suât cette odeur, la maison entière en était imprégnée. Puis, comme ses yeux s'accoutumaient à la demi obscurité, elle finit par apercevoir l'oncle. Il se trouvait assis près de la table, sur laquelle étaient un verre et une bouteille de trois-six complètement vide.

Il dort, il ne l'entend pas. Elle fait comme s'il n'était pas là. Elle a chaud, retire ses gants ; elle a soif, lave un verre et le remplit d'eau, mais, au moment où elle va boire, elle s'arrête, stupéfaite, pose le verre plein près de ses gants :

Elle venait de remarquer qu'il avait dû s'endormir en fumant, car sa pipe, une courte pipe noire, était tombée sur ses genoux. Puis elle reste immobile de stupeur : le tabac enflammé s'était répandu, le drap du pantalon avait pris feu ; et par le trou de l'étoffe, large déjà comme une pièce de cent sous, on voyait la cuisse nue, une cuisse rouge, d'où sortait une petite flamme bleue.

D'abord Félicité crut que c'était du linge, le caleçon, la chemise qui brûlait. Mais le doute n'était plus permis, elle voyait bien la chair à nu, et la petite flamme bleue s'en échappait, légère, dansante, telle qu'une flamme errante à la surface d'un verre d'alcool enflammé. Elle n'était encore guère plus haute qu'une flamme de veilleuse, d'une douceur muette, sin instable que le moindre frisson de l'air la déplaçait. Mais elle grandissait, s'élargissait rapidement et la peau se fendait, et la graisse commençait à fondre.

Il vit toujours, elle voit sa respiration soulever sa poitrine. Elle l'appelle, non point pour le réveiller cette fois, mais pour vérifier qu'il est bien en train de mourir, qu'il ne risque plus de se réveiller.

Assurée que cette incarnation-là au moins de la honte de la famille est en train de mourir, elle vide d'un trait son verre d'eau, ramasse un gant en toute hâte, croyant emporter les deux, ferme la porte et fuit.

Il restera sur la scène la signature des deux acteurs ; le gant, la pipe. Objet féminin par excellent, lié à toute cette symbolique du vêtement que l'on peut étudier par exemple dans *Au Bonheur des Dames*, le gant est ce qui cache la main, ce qui cherche à masquer l'origine d'un acte, d'un événement ; objet masculin, la pipe est cette annonce de sa propre mort que le vieil Antoine promenait toujours avec lui.

L'alcool est caractéristique de la branche Macquart, on sait le rôle qu'il joue dans *l'Assommoir* et *Germinal* ; il est en quelque sorte un contre-sang, ce qui va empêcher la marque héréditaire de se manifester. Félicité abreuve Antoine d'alcool pour l'effacer de la famille. De même les patrons et leurs séides feront tout pour encourager l'alcoolisme chez les mineurs, parce que c'est le meilleur moyen d'empêcher que les différences apparues chez certains individus, Etienne Lantier par exemple, se manifestent comme révolte entraînant les autres à la reconquête de leur royauté, de leur humanité perdue. Le sang qui circule d'individu à individu dans la famille est en partie neutralisé dans une de ses branches par la circulation d'alcool dans laquelle on la fait baigner.

Mais si la destruction d'Antoine Macquart, signée par le gant vert, devait permettre l'occultation de la honte de la famille Rougon, donc la consolidation de son règne malgré tout, le fait que cette destruction s'accomplisse par la flamme bleue, par la combustion spontanée

de l'alcool, va détruire aussi cette occultation. L'alcool, ce qui cache, étant consommé, le gant, ce qui devait cacher la main coupable, devient accusateur.

Dans sa mort « royale », le vieil Antoine se transforme en une veilleuse, comme la vieille Adélaïde vivante est une veilleuse ; secrètement en lui, une flamme a couvé, prête à détruire tout son alcool, toute son individualité de séide complice de l'usurpation.

Et cette flamme bleue dont il brûle n'est que l'annonce d'une autre flamme, celle dont brûlera le docteur Pascal en effigie, par l'intermédiaire de son œuvre, tous ces manuscrits et dossiers, donc les *Rougon-Macquart* eux-mêmes comme romans, attisés par la main furieuse de la vieille Félicité.

Ah ! les voici ! ... Au feu ! Au feu !

Elle venait enfin de tomber sur les dossiers. Tout au fond, derrière le rempart des notes, le docteur avait dissimulé les chemises de papier bleu. Et ce fut alors la folie de la dévastation, une rage qui l'emporta, les dossiers ramassés à pleines mains, lancés dans les flammes [...].

« Ils brûlent, ils brûlent ! ... Enfin, ils brûlent donc ! ... Ils brûlent, c'est si beau ! »

Un feu s'allume dans le conduit de cette cheminée qu'on ne ramonait jamais, pour apporter à point nommé un grondement semblable à celui du tonnerre, qui va réveiller la pauvre Clotilde endormie près du cadavre de son oncle. Elle s'écriera :

C'est comme si tu venais de brûler ton fils !

Et Félicité de répondre :

« Brûler Pascal, parce que j'ai brûlé ses papiers ! ... Eh ! j'aurais brûlé la ville, pour sauver la gloire de notre famille !

- [...] Tu sais bien pourtant, continua la vieille femme dont la petite taille semblait grandir, que je n'ai eu qu'une ambition, qu'une passion, la fortune et la royauté des nôtres [...]. »

La salle est remplie de fumée et de suie comme la cuisine du vieil Antoine. Félicité se croit encore une fois victorieuse. Ce feu va-t-il rester secret, va-t-on pouvoir enfermer ses cendres dans le superbe monument à la fortune des Rougon ? Cherchons sur la table un gant vert : c'est l'arbre généalogique intact, étalé tellement en évidence que les deux incendiaires, Félicité et la servante Martine, ne l'y ont même pas cherché.

Dans cette destruction, nous voyons bien que toute l'exécrable famille doit brûler, mais nous voyons aussi en quoi elle a pu être le terrain du génie, de cet arbre, flamme ou foudre permanente, dans lequel nous retrouvons celui du Paradou dans *La Faute de l'abbé Mouret* :

Ce que peu de personnes savent, c'est qu'ils avaient découvert dans le jardin un endroit de félicité parfaite [...], un endroit d'ombre fraîche, caché au fond de broussailles, impénétrables, si merveilleusement beau, qu'on y oublie le monde entier [...], retraite enchantée, avec son arbre immense qui doit la couvrir d'un toit de feuilles [...]. On m'a raconté qu'on vivait là dans une minute toute une vie [...]. C'est là que la morte est enterrée [...]. C'est la joie d'être assise là qui l'a tuée. L'arbre a une ombre dont le charme fait mourir.

Serge Mouret qui, depuis qu'il est entré dans ce jardin, a tout à fait oublié sa prêtrise, s'interrompt :

« Ca doit être défendu de s'asseoir sous un arbre dont l'ombrage donne un tel frisson.

- Oui, c'est défendu, déclara gravement Albine. Tous les gens du pays m'ont dit que c'était défendu. »

Arbre que nous retrouverons planté au centre de la nouvelle propriété dans le premier des *Evangelies* de Zola, *Fécondité*, qui y grandira avec la population.

Dans la lecture des *Rougon-Macquart*, c'est tout l'alcool si insidieusement instillé en nous-mêmes qui doit brûler, libérant notre sang, mais l'éclairant, dont permettant à notre révolte d'atteindre à sa plus grande efficacité dans le calme, nous permettant de nous baigner dans l'eau baptismale d'une royauté retrouvée.

Car, si j'ai parlé des deux humeurs néfastes qui coulent dans le « circulus » social, il en est au moins deux autres, fastes, qui jouent dans le fonctionnement de l'œuvre un rôle tout aussi important, le lait dont aux dernières pages du *Docteur Pascal* Clotilde nourrit le fils qu'elle a eu de son oncle, cette heureuse énigme issue de la famille, le lait sur lequel il faudrait interroger en particulier l'étonnant chapitre de *Fécondité* sur les nourrices, et surtout l'eau, milieu vital par excellence, l'eau spermatique, cette sève qui coule de l'arbre du Paradou, qui le baigne d'une « buée de fécondation », l'eau mère de *La Joie de vivre*, l'eau curative qui, à Lourdes, fait des miracles, non parce que c'est la volonté de la Vierge, mais simplement parce qu'elle est l'eau.

Le docteur Pascal, alchimiste du XX^e siècle, dans sa recherche de la « panacée universelle, la liqueur de vie destinée à combattre la débilité humaine, seule cause réelle de tous les maux, une véritable et scientifique fontaine de Jouvence, qui, en donnant de la force, de la santé et de la volonté, referait une humanité toute neuve et supérieure », après tous ses filtrages de cervelles de moutons, en vient à obtenir des guérisons quasi miraculeuses par de simples injections d'eau distillée.

Regardons une dernière fois cette admirable nature morte : la pipe sur le sol, sur la chaise la flamme bleue en quoi se métamorphose le vieillard ivre mort, le gant vert sur la table près de la bouteille de trois-six vide et du verre d'eau.

Nous comprenons maintenant le rôle que jouait celui-ci : devant la mort d'Antoine Macquart, c'est véritablement l'élixir de longue vie pour la famille ignoblement « royale », pour ce « caractère » auquel elle s'est alliée et dévouée corps et âme, que la vieille Félicité a cru tenir dans sa main.

C'est seulement la flamme bleue, produite par la combustion non seulement de l'alcool, mais de ce super alcool inépuisable qu'est l'encre, qui permettra aux différences héréditaires, au sang, de ne pas se tourner en usurpation, donc à la communauté héréditaire, à l'eau, d'être illuminée tout entière par le jour.